

Exposition

Les couleurs de la Reconstruction

Marguerite Huré et
les vitraux de Saint-Joseph



INTRODUCTION

« On ne dira jamais assez tout ce que lui doit la renaissance de l'art du vitrail »

Père Marie-Alain Couturier, *L'Art Sacré*, 1948

Les vitraux de l'église Saint-Joseph, chef-d'œuvre de Marguerite Huré (1895-1967), sont emblématiques de la Reconstruction du Havre.

Collaboratrice privilégiée d'Auguste Perret depuis la création magistrale en 1923-1927 des verrières de l'église Notre-Dame du Raincy, la « Sainte-Chapelle du béton armé » selon la formule de ses contemporains, elle se voit confier au Havre un projet gigantesque de verrières. Cette exposition postule que le résultat, éblouissant, doit autant au génie de l'un que de l'autre. La perspective intérieure de son clocher, entre mysticisme spectaculaire et modernité futuriste, n'aurait pas le même impact sans le travail réalisé sur la couleur.

Marguerite Huré est aujourd'hui largement oubliée. Pourtant, de son vivant, l'artiste jouit d'une large renommée. Les quotidiens comme les revues spécialisées commentent ses œuvres, sa carrière, ses succès. À une époque où une femme n'est pas vitrailliste, Huré se distingue. Car elle sait tout faire. Sans se contenter de mettre son talent au service de peintres, elle crée ses propres vitraux figuratifs ou non. Elle peut restaurer des œuvres anciennes comme introduire l'abstraction dans le vitrail.

Maîtresse absolue de son art, elle ressuscite le savoir-faire aussi bien qu'elle innove. Capable de dépasser la technique, c'est aussi une théoricienne qui s'interroge sur la place du vitrail dans les édifices religieux et sur le sens du beau dans un contexte de réception clivée de l'art. Par-dessus tout, elle n'aura de cesse de défendre le vitrail comme art majeur, à distinguer absolument de la peinture.

Cette exposition, conçue à l'occasion du 20^e anniversaire de l'inscription du centre-ville reconstruit du Havre sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco, est la première à lui être consacrée.



Marguerite Huré, de maître-verrier à « spatio-coloriste »

9 décembre 1895 – Naissance parisienne

Marguerite Félicie Augustine naît dans le XII^e arrondissement. Son père, Charles Huré, est employé d'assurances, et sa mère, Berthe Juliette Marchant, sans profession (archives de Paris, V4E 9365). Sa famille compte quelques artistes. Son oncle, Jean Philippe Georges Huré est artiste peintre (archives de Paris, V4E 3572). Son grand-père, Émile Huré et sa grand-mère paternels, Félicie Rouaux, sont tous deux comédiens : ils fréquentent musiciens et peintres (archives de Nancy, série 3E98). Son frère aîné Émile naît en 1894 et son cadet, Edmond en 1897.

15 août 1901 – Le récit d'une vocation

La jeune Marguerite Huré, âgée de cinq ans, se montre fascinée par le chatoiement et la fragilité du verre. Elle aurait déclaré à ses parents devant les roses du transept de Chartres : « C'est cela que je ferai, quand je serai grande ». C'est du moins ce qu'elle rapporte à la presse, laquelle, très admirative de cette femme qui travaille le verre – un métier d'homme –, insiste pour obtenir un récit de vocation (*Figaro*, 16/11/1930).

1911-1920 – S'initier au vitrail et « se prépare[r] au combat »

Après ses études secondaires, elle aurait étudié le dessin à l'académie Julian. Toutefois, son nom n'apparaît pas dans la liste du fonds de l'académie déposé aux Archives nationales (63 AS). Elle suit les cours de sculpture de l'École des Beaux-arts de Paris auprès de Laurent Marqueste de 1914 à 1919 et s'initie au vitrail dans l'atelier du peintre-verrier parisien Émile Ader de 1915 à 1918 (MA30, AR HU/L 22.9). À cette période, elle s'installe et collabore avec Jeanne Malivel (1895-1926), artiste militante pour le renouveau des arts en Bretagne, à l'atelier Sainte-Anne, loué au n° 86 de la rue Notre-Dame-des-Champs, à Paris.

1919 – Marguerite Huré, Maurice Denis et les Ateliers d'art sacré

En novembre 1919, les peintres Maurice Denis et George Desvallières fondent les Ateliers d'art sacré, pour rompre avec l'académisme qui règne alors dans l'art religieux et profiter de la Reconstruction pour donner à l'art chrétien un nouveau souffle. Dès leur fondation, Marguerite Huré s'en rapproche, séduite par les promesses d'une école artistique qui se rêve moderne et accessible à tous. Elle devient leur élève en peinture (MA30, AR.HU/L.22.8). Elle accède au titre de compagnon en 1929.

Comme il manque à cette école un atelier de production du vitrail, elle s'offre de le créer. Par ce rapprochement, elle gagne un réseau, ainsi qu'un allié déterminant, Maurice Denis, son « cher maître » (David, 2023).

1920 - 1924 – Un premier succès : les vitraux de l'église de Domèvre

En 1920, Marguerite Huré ouvre son premier atelier. Grâce aux Ateliers d'art sacré, elle obtient sa première commande d'envergure, les vitraux de l'église de Saint-Epvre à Domèvre (Meurthe et Moselle) d'après des cartons de Pierre Couturier. Son travail provoque l'admiration et suscite la vocation de verrier du peintre Jean-Hébert Stevens. Elle habite alors le 19 avenue Sainte-Marie (Saint-Mandé), selon le catalogue du salon d'automne 1922.

1923 - 1932 – Une collaboration déterminante : Perret et Huré au Raincy

Le chantier de l'église Notre-Dame du Raincy conçue par Auguste Perret voit se nouer la première collaboration entre Marguerite Huré et l'architecte. Elle est chargée d'interpréter les cartons de Maurice Denis, mais surtout d'imaginer la composition des lumières des murs, entièrement percés de claustras. Au Raincy, Marguerite Huré innove techniquement et artistiquement. Elle introduit une simplification dans les étapes du vitrail et impose la marque de son écriture (intensité des couleurs, traits de grisaille appuyés et intenses) aux créations de Denis (David, 2003).

1923 – Marguerite Huré s'installe dans un nouvel atelier, au 12 rue François-Guibert, dans le XV^e arrondissement de Paris. Elle y emploie un ouvrier pour réaliser les vitraux définitifs du Raincy (*La Croix*, 27/04/1926).

1927 – Marguerite Huré traduit la maquette de Marcel Imbs (1882-1935) de l'église Sainte-Thérèse de l'Enfant Jésus de la cité-jardin d'Élisabethville-sur-Seine, commune d'Aubergenville (Yvelines), dont les plans sont signés par Paul Tournon. Les verrières sont installées entre 1928 et 1933.

1928 - 1934 – Nouvelles collaborations avec l'atelier Perret

Auguste Perret confie à Marguerite Huré les vitraux de la chapelle du collège de la Colombière à Châlons-sur-Saône. Il l'implique également dans des projets civils : elle réalise les vitraux de la maison de l'architecture algérienne, ainsi que ceux de l'auditorium des bureaux du Gouvernement général d'Algérie.

En 1929, son vitrail du Père Charles de Foucauld, présenté lors de l'exposition « L'Art et le mobilier religieux moderne » au musée Galliera, lui vaut un prix au 14^e concours du musée et surtout un article très élogieux du Père Paul Doncoeur dans *Les Études* (5 novembre 1929) qui écrit « ceux qui connaissaient les verrières du Raincy et d'Élisabethville soupçonnaient que de telles harmonies étaient d'un maître : avec son Père de Foucauld, M^{lle} Huré avoue son secret ».

1929 - 1939 – L'atelier de Boulogne, dessiné par Auguste Perret

La même année, Auguste Perret dessine les plans du nouvel atelier de Marguerite Huré, au 25 rue du Belvédère à Boulogne-Billancourt (Araujo, 2009). L'artiste y emploie son frère cadet, Edmond, comme verrier (AD du Val-de-Marne, D2M8 817). Elle y travaille jusqu'en 1939.

1931 – La « brique Huré », mi-vitrail, mi-matériau de construction

L'artiste utilise pour la première fois sa « brique Huré », brique de verre scellée dans un cadre de ciment, pour la rose octogonale de la façade du pavillon de Notre-Dame des missions catholiques. La presse célèbre le « chatoiement de ses couleurs douces et mystérieuses » (*La Croix*, 01/08/1931). Construit pour l'Exposition coloniale, ce pavillon dessiné par Paul Tournon est reconstruit en béton armé comme église paroissiale d'Épinay-sur-Seine.

1931 - 1933 – La chapelle du séminaire de Voreppe, l'« oraison colorée »

À partir de 1931, elle crée onze verrières de treize mètres de haut pour la chapelle du Petit séminaire de Voreppe en Isère dont Pierre Pouradier-Duteil, disciple de Perret, est l'architecte. Marguerite Huré y introduit l'abstraction dans le vitrail, une première pour cet art. Dix verrières évoquent la vocation du prêtre à travers le seul jeu des couleurs et des lignes (David, 2003).

1933 – L’affaire des vitraux de Fécamp

Malgré ses premiers succès, Marguerite Huré est mal payée, et avec retard. Les vitraux de Notre-Dame du Raincy lui apportent plus de reconnaissance que de revenus, le budget du projet étant si restreint que Perret sollicite un quasi-bénévolat des artistes (David, 2003). Sans soutien familial et faute de reconnaissance officielle du vitrail par l’État, elle peine plus que jamais à vivre de son art. En 1928, poussée par l’antiquaire Louis Demotte, elle remplace par des copies les huit panneaux de l’Abbaye de la Sainte-Trinité de Fécamp qu’elle est chargée de restaurer, vendant les originaux au magnat de la presse américain William Randolph Hearst. Le scandale éclate en 1933, couvert par la presse des deux côtés de l’Atlantique. Si elle échappe à la condamnation, car son délit est prescrit, Huré voit néanmoins sa réputation ternie. Maurice Denis, qui l’a incitée à avouer, lui conserve son estime (lettre du 28 novembre 1933). Hearst restitue les vitraux en 1934 (Callias-Bey, 2001).

1934 - 1936

Suite à l’affaire, sa carrière connaît un ralentissement provisoire : elle est bannie des monuments historiques et la restauration des vitraux de l’abbaye de Solesmes (Sarthe) lui est retirée. Entre 1931 et 1935, on lui connaît malgré tout au moins cinq projets, principalement des chapelles. En 1936, le père Couturier, avec lequel elle avait travaillé à Domèvre, son premier grand succès, lui demande d’interpréter son carton de la crucifixion, prévu pour la chapelle parisienne des dominicains (David, 2002).

1939 – Elle installe son atelier au 23 rue Oudinot dans le VII^e arrondissement à Paris.

1943 – Collaboration avec Marcelle Lecamp

À partir de 1943, elle partage son atelier avec la vitrailliste Marcelle Lecamp (1910-2000), sa compagne et héritière. Elle lui délègue régulièrement la réalisation technique de ses travaux, soutien de taille dans les chantiers ambitieux. Marcelle Lecamp crée aussi ses propres vitraux, tels ceux de Saint-François Xavier (1950) ou de Notre-Dame du Perpétuel secours (1974) à Paris.

Elle est l’oubliée derrière l’oubliée. Dès 1957, le conservateur des bibliothèques Yves Sjöberg, dans son ouvrage *Mort et Résurrection de l’art Sacré*, invitait pourtant à « ne pas séparer de Marguerite Huré, sa collaboratrice habituelle, Marcelle Lecamp » (Sjöberg, 1957).

1941 – Un projet d’école de verriers, 23 rue Oudinot, sous le patronage d’Auguste Perret.

Si le projet ne semble pas avoir dépassé le stade de l’acte de fondation, il témoigne de la permanence des liens entre Auguste Perret et Marguerite Huré. (AR.HU/L. 18.2)

1939 - 1942 – L’église du plateau d’Assy à Passy (Haute-Savoie) représente un véritable manifeste pour le renouveau de l’art sacré après la Seconde guerre mondiale. Sur l’impulsion du père Couturier et du chanoine Devémy, elle réunit les acteurs majeurs de l’art contemporain, tels Fernand Léger, Germaine Richier, Henri Matisse, Georges Rouault, Marc Chagall et Georges Braque. Dès 1939, Marguerite Huré réalise les premiers vitraux figuratifs de l’édifice pour la crypte et interprète également vers 1942 les cartons des trois verrières de Jean Bazaine dans les tribunes.

1950 – Marguerite Huré et Marcelle Lecamp réalisent les vitraux abstraits du séminaire des Herbiers dans le diocèse de Luçon (Vendée).

1952 - 1957 – Auguste Perret et les vitraux de l’église Saint-Joseph, au Havre

Auguste Perret confie à Marguerite Huré la mise en lumière de l’église Saint-Joseph, marque d’estime d’autant plus remarquable que Perret envisageait l’édifice pour tombeau. Le projet a de quoi intimider : il ne s’agit de rien de moins que de concevoir une œuvre de 378 m².

Huré, assistée de Lecamp, ne recule pas et signe son œuvre en février 1957.

1954 – Décès d’Auguste Perret

1961 - 1964 – Marguerite Huré et Marcelle Lecamp créent les vitraux de la chapelle du lycée François I^{er} du Havre.

1962 – Dans une lettre adressée au révérend père Whilem de la villa Saint-Dominique au Plateau d’Assy, au sujet de la restauration d’une de ses verrières, elle se présente comme maître-verrier, spatio-coloriste, dans l’en-tête du courrier. (Davis, 2023)

27 octobre 1967 – Marguerite Huré décède des suites d’une longue maladie. En plus de ses compositions pour des immeubles civils, elle aura créé, en près de 45 ans de carrière, des vitraux pour plus de soixante-dix édifices religieux, sans compter ses autres réalisations.

Lucile Haguet



Marguerite Huré et Auguste Perret

Marguerite Huré et Auguste Perret se rencontrent en 1923, par l'entremise de Maurice Denis. Le peintre travaille depuis quelques années avec Perret notamment depuis le chantier du théâtre des Champs-Élysées. Denis a confié à Marguerite Huré la réalisation des cartons des parties figuratives de l'église de Notre-Dame-du Raincy.

Initialement, Maurice Denis souhaitait confier le projet à son gendre Marcel Poncet (David, 2023), mais Marguerite Huré lui est bientôt préférée, notamment grâce à la réputation grandissante qu'elle s'est acquise en réalisant les vitraux de l'église de Domèvre, près de Nancy, sa première grande commande.

Ce premier succès n'a pas échappé à Auguste Perret. Dans une lettre de 1923 à sa fille Anne-Marie Poncet, Maurice Denis rapporte les commentaires élogieux de l'architecte : « Il trouve comme moi que M^{lle} Huré a fait des progrès extraordinaires et les vitraux de Couturier qu'elle fait en ce moment pour Domèvre sont magnifiques » (David, 2023).

Avec son travail sur les vitraux de l'église du Raincy, Marguerite Huré donne toute la mesure de son talent. Le surnom alors donné à l'édifice, « la Sainte-Chapelle du béton armé », dit bien l'importance des verrières dans sa réception élogieuse. Les parties figuratives ne représentent qu'une partie de la surface des vitraux, le reste étant créé et composé par Marguerite Huré (David, 2023).

Son importance est tout à fait comprise et soulignée par la presse : « les motifs de décoration [...] jouent un si grand rôle, et qui, souples et fermes, moelleux et profonds, semblent animés d'un frémissement, d'un rayonnement profond ». (*Vie Catholique*, 23/12/1932). La force de son intention esthétique, son effet sur le spectateur, est tout à fait ressenti par le journaliste.

Ce n'est que trente ans plus tard que son rôle est dévalué. Dans ses notes dactylographiées conservées au Musée des Années 30, elle déplore être réduite au rôle d'exécutante dans le *Répertoire des nouvelles églises* publié par *L'Art chrétien* en 1962 (David, 2003).

Bientôt, Marguerite Huré devient la maître-verrier attirée d'Auguste Perret. Elle est impliquée dans de nombreux projets : la chapelle de l'école de la Colombière à Châlons-sur-Saône en 1929 pour laquelle elle réalise aussi un bas-relief (*Almanach catholique*, 1931 p. 197), ou encore celle du petit séminaire Saint-Bernard de Flavigny-sur-Ozerain (Côte-d'Or). Elle travaille également pour les frères Perret à Alger entre 1928 et 1934 : elle y conçoit le plafonnier vitré à décor géométrique du hall de la Maison de l'architecture algérienne et les vitraux de l'auditorium des bureaux du Gouvernement général d'Algérie.

En 1929, Perret cède aux instances de Marguerite Huré et lui dessine une maison-atelier. Elle ne s'est pas laissée intimider par les réticences de l'architecte, qui écrit pourtant en 1926 à Marie Dormoy : « Huré vient de me relancer jusqu'ici. Elle veut construire, je lui ai mis la mort dans l'âme par le prix qu'il lui faudrait mettre dans la bicoque qu'elle rêve. » (Araujo, p. 190). L'atelier est construit en 1930, 25 rue du Belvédère à Boulogne-Billancourt : elle y travaille jusqu'en 1939.

L'affaire des vitraux de Fécamp, puis les années de guerre, n'éloignent pas l'architecte de sa maître-verrier. En 1941, quand elle tente de fonder sa propre école de vitrail, c'est sous le patronage d'Auguste Perret, qui apparaît aussi comme professeur d'architecture (AR.HU/L. 18.2).

Enfin, témoin incontestable de son estime pour Marguerite Huré, c'est à elle et personne d'autre qu'Auguste Perret lui confie la tâche titanesque de créer les vitraux de l'église Saint-Joseph.

De l'austérité à la beauté : le rôle de Marguerite Huré dans l'adoption du béton.

Marguerite Huré a joué un rôle essentiel dans la réception des œuvres d'Auguste Perret et des architectes du béton armé.

L'artiste fut indiscutablement un catalyseur décisif dans l'adoption du béton brut en architecture. Pour les plus réfractaires, c'est l'art de la couleur de Marguerite Huré qui les réconcilie avec ce matériau. Comme l'écrit le critique d'art Gaston Varenne en février 1929 dans *Art et décoration* :

« La grande joie que nous réserve l'intérieur de l'église dont l'austérité paraît sans elle un peu agressive, émane des verrières composées et exécutées par M^{lle} Huré. Leurs harmonies de couleurs éclatent sur le fond uni du béton en notes bleues, pourpres, roses et vertes. Elles donnent à la matière la vie. Sur sa froideur elles éparpillent les reflets de la lumière captée en plein ciel. Elles incitent au rêve et font plus vastes et plus hautes les voûtes trouées sur l'infini. »

Bien que ces mots s'appliquent à l'église d'Élisabethville, ils pourraient également décrire les collaborations entre Perret et Huré.

Si Marguerite Huré admire sincèrement l'œuvre des grands architectes modernes, elle est aussi parfaitement consciente du rôle crucial que joue ses vitraux dans l'admission de ces nouvelles esthétiques. Elle écrit ainsi en 1929 : « La simplification charmante des lignes modernes demande l'emploi de beaux matériaux sous peine de faire pauvre, nu et triste » (*Glaces et verres*, juin 1929).

De cette importance des vitraux, témoigne l'impatience avec lesquels ils sont attendus. Au Havre, le journaliste Bernard Esdras Gosse, qui a assisté en 1953 à la présentation des cartons des vitraux par Marguerite Huré (Esdras-Gosse, 1953), témoigne, trois ans plus tard, de son attente fébrile. Les vitraux ne sont toujours pas installés et il considère l'église incomplète sans le travail d'Huré. Bien que l'église soit déjà illuminée chaque soir de l'intérieur, créant un effet élégant, le résultat ne donne qu'« une idée, bien faible d'ailleurs, de ce que sera l'énorme tour lanterne, lorsque, achevée, elle brillera de la splendeur de ses vitraux » (Esdras-Gosse, 1956).

Hommage à l'église Saint-Joseph et à Auguste Perret

Quand le 2 septembre 1957, Marguerite Huré gagne Le Havre, quelques mois après avoir signé ses vitraux, elle rend à l'architecte, décédé trois ans auparavant, un dernier et saisissant hommage :

« Vendredi au Havre. La brume voilait le sommet de la tour ; plus bas les rayons de soleil accusaient ses magnifiques arêtes. Dans le sanctuaire – lumière captée mais non point captive, elle se jouait, féerie de couleurs, sur les murs austères ; au centre, sous l'immense jaillissement de force et de lumière, l'âme était comme aspirée vers une immatérielle douceur. J'ai allumé un cierge à l'intention de qui vous savez. »

Musée des Années 30 (AR.HU/L/ 20.2)

Depuis 2002, Le Havre rend à son tour régulièrement hommage à la maître-verrier : ses œuvres préparatoires, prêtées par le Musée des Années 30, sont exposées au Havre, puis à Turin et Paris dans l'exposition *Perret, la poétique du béton* (septembre 2002-janvier 2003).

La même année, ses vitraux pour la chapelle du lycée François I^{er}, créés par Marcelle Lecamp, sont restaurés par Vincent Jaillette. Depuis, des visites commentées de ses œuvres havraises sont régulièrement organisées.

En 2023, à Angerville-l'Orcher, non loin du Havre, l'office public de l'habitat Alcéane commande deux vitraux d'hommage à Marguerite Huré à la maître-verrier Ludivine Rougeolle pour venir habiller la façade d'une résidence baptisée en son honneur.

Enfin, en 2024, l'artiste Isabelle Cornaro salue à son tour l'œuvre de Marguerite Huré dans le cadre de la manifestation artistique *Un Été Au Havre*. Son œuvre *Coupe* s'inspire des nuances des verrières de Saint-Joseph pour habiller de couleurs la façade vitrée de la gare du Havre.

Lucile Haguët





Les couleurs de l'église Saint-Joseph

Si Auguste Perret propose une thématique pour l'ensemble du vitrail ecclésial, c'est uniquement pour en souligner la qualité de la lumière dispersée :

**« Je veux une lumière dorée que vous obtiendrez
comme vous voudrez »**

En revanche, l'abbé Marcel Marie, curé de la paroisse, va très précisément orienter la composition de l'ensemble en proposant pour thème le travail dont Saint-Joseph est le saint patron, dans ce quartier du Perrey très habité par des pêcheurs et des familles d'ouvriers employés dans les chantiers navals.

À partir de trois modules carrés en béton, deux rectangles debout, un carré sur la pointe flanqué de quatre triangles, et le troisième en quatre carrés, soit 12 768 pièces de verre d'une surface de 378 m², l'artiste verrière va y décliner cette notion par la seule utilisation des couleurs d'est en ouest, rotation symbolique de la vie, comme de la conversion intérieure.

Le verre est soufflé à la bouche selon une technique datant de la fin du XII^e siècle, et parfois plaqués ou doublés comme au XIII^e : on superpose les couches de verre par cueillage successifs, obtenant alors un double ou triple épaisseur, on en multiplie ainsi les nuances, ici au nombre de cinquante, à partir de sept couleurs principales : orange, jaune, vert, violet, verdâtre, blanc.

C'est le troisième niveau en élévation de l'édifice, le début de la pyramide de la tour lanterne, qui donne la tonalité générale de l'orientation, l'église étant – comme il est d'usage – tournée vers l'est où la joie exaltante du travail est symbolisée par le vert, principe de vie associé à la croissance de toute vie nouvelle ; c'est également la couleur de l'espérance, une des trois vertus théologiques.

La présence du violet traduit le temps de l'attente dans la liturgie, avant les deux grandes fêtes que sont la Nativité et la Résurrection.

Au sud, l'expression exaltante de la gloire et du pouvoir humain reprend la tradition des couleurs chaudes, avec une palette de rouge-orangé très proches les uns des autres pour faire vibrer la couleur.

Le vert utilisé à l'ouest n'a pas la même tonalité que celui de l'est car il signifie le travail spirituel avec un rose symbole de charité et de joie au Moyen-Âge.

Nous terminons notre parcours avec l'évocation de la transcendance et de la spiritualité au nord ; les oxydes métalliques utilisés pour le jaune sont semblables à ceux du XII^e siècle ; Marguerite Huré s'immerge dans l'histoire du vitrail pour parler son propre langage, à la fois moderne en ce qu'elle revendique l'abstraction mais également tourné vers le grand siècle chrétien, le XIII^e auquel elle se réfère, celui des cathédrales gothiques et leurs magnifiques vitraux.

Françoise Gasté

Les vitraux de la chapelle du lycée François I^{er} du Havre

La chapelle néo-romane du lycée d'État François I^{er}, construite par l'architecte Georges Brien en 1881, est détruite lors des bombardements du 14 octobre 1940. Pierre Lebourgeois, spécialiste de l'architecture religieuse, est chargé de sa reconstruction et confie la création des vitraux à Marguerite Huré et Marcelle Lecamp.

Les travaux commencés en juillet 1963 sont terminés en août 1964 ; l'édifice est sur plan barlong – dont le côté le plus long se présente de face – et les vitraux dits à l'antique – verre soufflé à la bouche – co-signés par Marcelle Lecamp, sa collaboratrice.

L'ensemble abstrait est exclusivement basé sur la progression de la couleur des 4x4 verrières constituées de rectangles juxtaposés encadrant l'autel, situé côté cour, allant du plus foncé au plus clair, vers le jaune, symbole de spiritualité, tandis que côté rue, l'éclairage en bandes horizontales passe de l'or au rouge orangé jusqu'au bleu, couleur dédiée à la Vierge.

Ainsi même dans cette œuvre, on retrouve le triangle chromatique des verrières médiévales, rouge, bleu, jaune, aux pigments les plus précieux.

Aussi, même si tout a été restauré vers 2003 dans le respect des jeux de couleurs, ces verrières ne sont plus en tout point semblables à original, et pourtant le talent de coloriste de l'artiste est toujours palpable dans cette œuvre, tel un écho au magistral travail sur la progression de la couleur, effectué pour la première fois, 40 ans auparavant, dans l'église Notre-Dame de la Consolation de Raincy pour l'architecte Auguste Perret.

Françoise Gasté



Faire du vitrail un art majeur

Première femme vitrailliste depuis le XIII^e siècle, Marguerite Huré a marqué les esprits contemporains. Les journaux, frappés par son « air déterminé », sa salopette, sa pipe, la pressent d'évoquer obstacles et « désapprobation des esprits prudents » qu'elle n'a pu manquer de rencontrer. Pourtant, elle s'y refuse systématiquement, les balayant d'un « qu'importe ? » (*Le Figaro*, 16/11/1930, *Les Dimanches de la femme*, 28/04/1929).

Quoique ces difficultés aient pu être, elles ne furent remplacées par qu'un des nombreux obstacles de sa carrière d'artiste.

Au XX^e siècle, comme aux siècles précédents, le vitrail ne bénéficie d'aucune reconnaissance institutionnelle. Il n'est pas pleinement enseigné dans les écoles des beaux-arts, mais dans celles dédiées aux arts appliqués. Il n'est pas distingué par les récompenses officielles les plus prestigieuses, comme le prix de Rome. Au mieux, il est considéré comme un produit dérivé de la peinture, au pire, comme un produit industriel.

Le défi est de taille : le vitrail est à ce point déconsidéré que certains pouvaient titrer, dans une revue pourtant spécialisée : « le vitrail appartient au passé » (*Glaces et verres*, juin 1929).

De fait, la pratique du vitrail est d'une complexité à décourager les vocations. Elle exige tout à la fois des connaissances en optique, des compétences pratiques et un sens artistique. Elle ne dispose pas d'un enseignement approprié. Enfin, sa matière première est coûteuse et sa mise en œuvre laborieuse (AR HU/L 18.1).

Pire encore, il est difficile de vivre du vitrail. Or les conditions économiques sont déterminantes, condition nécessaire de l'exercice du talent de l'artiste. Le vitrail souffre d'un triple désavantage économique : absence de bourses et de prix, budgets restreints des diocèses, et concurrence des ateliers conventionnels qui, sans charges salariales, pratiquent des prix imbattables. La tentation est souvent grande, dans les chantiers d'église, de renoncer aux vitraux ou bien de les faire réaliser par des ateliers industriels.

Toute la carrière de Marguerite Huré fut marquée par des difficultés financières, auxquelles elle répondit avec ingéniosité, développant des techniques de vitrail moins coûteuses en main-d'œuvre.

Pire que la pauvreté aux yeux de l'artiste est le statut inférieur dans lequel est tombé le vitrail depuis plusieurs siècles, réduit à un dérivé de la peinture. Toute sa vie, Marguerite Huré n'aura de cesse de défendre sa spécificité. Pour elle, la vocation du verrier est « aussi spéciale et déterminée que celle du sculpteur » (*Breiz santeln*, n° 46, mars 1956).

En outre, un bon maître-verrier ne conçoit pas des tableaux mais un espace de lumière colorée. Dans la dernière partie de sa carrière, elle se considère comme une « spatio-coloriste » (AR.HU/L. 22.3).

Dès 1931, ses idées sont promues par la plume de Valentine Cordier, sa compagne d'alors, dans la revue *Glaces et Verres* (avril 1931). Le vitrail suppose, écrit-elle, « une technique spéciale qui n'a aucun rapport avec les procédés de peinture ». De fait, selon la couleur, la transparence, la matière et l'épaisseur du verre, la proximité des couleurs, le résultat perçu varie considérablement : « tel bleu envahira tel ton de rouge qui l'avoisine, et fera du rouge vif employé, un ton groseille pour les spectateurs placés à quelques mètres de la verrière ».

La découpe du verre, l'épaisseur des plombs, jouent aussi un rôle essentiel. Interpréter un carton en vitrail n'est donc en rien un travail d'exécutant.

Heureusement, tout ne joue pas contre Marguerite Huré. Sa carrière s'inscrit dans une période plutôt favorable au renouveau de l'art du vitrail. Les destructions de la Première guerre mondiale, la naissance de nouvelles villes et en Île-de-France dans un contexte d'exode rural, de regain de spiritualité suite aux années de guerre, conduisent à la multiplication des constructions d'église, encouragées par l'association des Chantiers du Cardinal fondée en 1931.

La maître-verrier est portée par un besoin de renouveau chez les jeunes artistes de sa génération qui aspirent à une rupture avec l'esthétique des arts chrétiens de la deuxième moitié du XIX^e siècle, jugée fade, académique, sentimentale.

Bien sûr, ces ambitions restent limitées par les réalités financières des diocèses. Bien des curés finissent par se convaincre du caractère superflu de l'art. Tout le long de sa carrière, Marguerite Huré va devoir défendre l'importance de la beauté dans l'élan spirituel. Elle y parviendra, en témoigne cette lettre à la revue *Glaces et verre* de juin 1929:

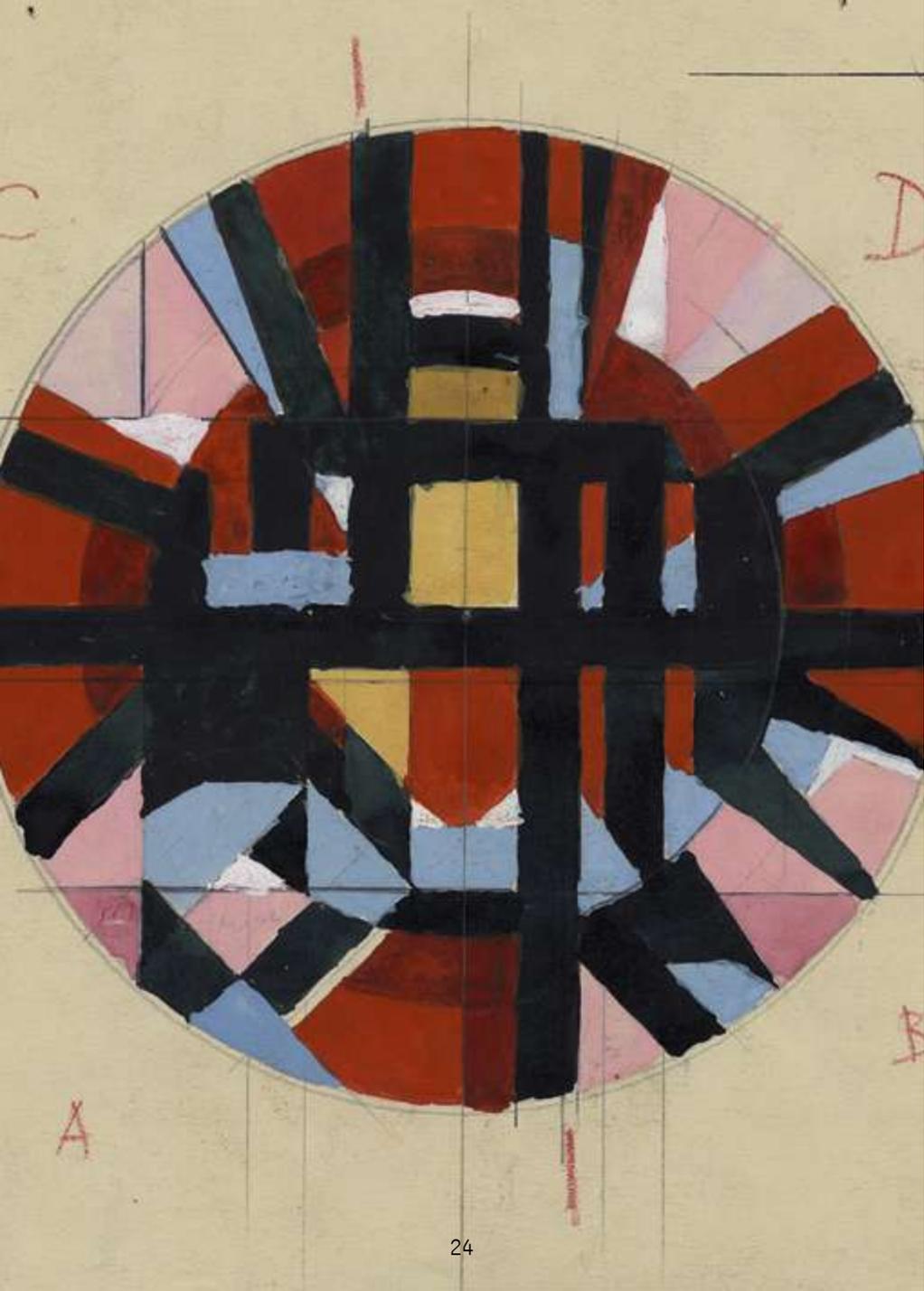
« Quelle joie, par ces temps de pauvreté, de restrictions, de vitrerie et de verres blancs, de pouvoir créer ces harmonies complètes, riches, comme si le monde était redevenu heureux ».

Enfin, Marguerite Huré aurait pu apporter une contribution déterminante : fonder l'enseignement du vitrail artistique en France, à l'image de ce qui existait déjà aux Pays-Bas à cette époque (*Union nationale des femmes*, 10/07/1930). Malgré sa formation chez Émile Ader et aux Beaux-Arts, Huré juge son instruction insuffisante. Elle considère qu'un maître-verrier qui se veut un artiste doit maîtriser chimie, optique, histoire de l'art, architecture, psychologie et science des couleurs.

Dès les années 1940, elle imagine une école dédiée au vitrail, adossée à son atelier (AR HU /L/ 18.0), et la fonde le 1^{er} octobre 1941, rue Oudinot, sous le patronage d'Auguste Perret, également mentionné dans la liste des professeurs (AR HU /L/ 18.2). Toutefois, ce projet est resté sans lendemain.

Consciente qu'une initiative privée est difficile à mettre en œuvre et à pérenniser, elle tente dans les années 1960 d'introduire l'enseignement du vitrail aux Beaux-Arts. Sa proposition, examinée par le Ministère de la Culture, reste sans suite.

Lucile Haguet



Retrouver pour tout réinventer : Marguerite innovatrice technique et esthétique

Marguerite Huré incarne une figure singulière dans l'histoire du vitrail, alliant érudition, technicité et sensibilité artistique. Tout à la fois praticienne et théoricienne, elle partage régulièrement ses idées et sa conception de son art à travers la publication de nombreux articles.

Ses compétences techniques sont largement reconnues par ses contemporains qui louent son talent, comme sa maîtrise absolue du métier. Ses qualités de restauratrice de vitraux anciens, entreprise délicate, sont reconnues. Pour le grand public, elle est presque une alchimiste. *Le Figaro* du 16 novembre 1930 avance qu'elle est « en train de dérober aux artistes arabes du quatrième siècle un de leurs secrets, dont nos architectes tireront des effets inattendus et même fantastiques ». Cette affirmation, plus évocatrice que vraisemblable, met en valeur sa capacité à redécouvrir des procédés anciens pour les adapter à la modernité, tout en préservant l'essence mystique et sacrée du vitrail.

Le talent d'Huré s'épanouit dans l'adversité que constituent les contraintes financières, qu'elle aborde non comme des limitations mais comme des opportunités de libération créative. Parmi ses innovations, on relève le processus simplifié utilisé à Notre-Dame du Raincy qui fusionne trois des douze étapes traditionnelles de création d'un vitrail : les cartons, les calques et le calibrage.

En 1931, elle dépose un brevet pour sa « brique Huré », délivré sous le n° 704.248. C'est un objet hybride entre le vitrail et le matériau de construction, porteur, isolant, et esthétique. Elle utilise cette brique de verre creuse, fermée par des verres colorés ou incolores pour la façade de l'église des Missions à Épinay-sur-Seine, réalisée par Paul Tournon en 1932.

Pour ses pairs, Huré n'est pas qu'une technicienne hors pair et une innovatrice féconde, c'est aussi une véritable théoricienne. Elle formule des principes essentiels dans l'art de la coloration des verrières, insistant sur le rôle polarisant des trois tons primordiaux, témoignant d'une profonde compréhension de l'impact de la lumière sur l'espace et rappelant l'importance fondamentale de l'orientation dans le choix des couleurs (Bourdelle, 1956).

Sa pensée des couleurs est intimement liée aux points cardinaux et à l'intensité variable de la couleur du jour, une évidence qu'elle a le mérite de remettre au cœur de la pratique du vitrail : « Les purs rayons de l'aurore viendront éclairer la fenêtre aux tons délicats [...]. Le soleil dans toute sa force accompagnera les œuvres de la maturité » déclare-t-elle dans la revue *Glaces et verres* (juin 1929).

Enfin, technicité et théorie ne seraient rien sans un véritable sens artistique. Son talent de coloriste est très tôt célébré, les journaux relevant un « sens de la couleur qu'on ne saurait trop admirer » (*Minerva*, 22 juillet 1928). Sans rejeter les compositions figuratives, elle est aujourd'hui reconnue comme l'introductrice de l'abstraction dans l'art du vitrail (Mercier, 1964 ; David, 2023).

Son approche du beau reste directe, intime. Bien qu'elle s'inscrive dans une démarche moderniste et qu'elle ait contribué à introduire l'abstraction dans le vitrail, Huré n'a jamais voulu adopter une démarche conceptuelle. Pour elle, le vitrail est avant tout une expérience sensible (AR. HU /L 14/ 9). Il doit pouvoir toucher tout le monde, comme l'enfant qu'elle était devant les vitraux de Chartres.

Comme elle l'exprime dans *Les Églises de France* (juin 1935), le vitrail doit parler directement à l'âme des spectateurs par la pure poésie visuelle de la couleur, de même que la musique touche le cœur des auditeurs. Elle se place en cela comme héritière des vitraux médiévaux, où l'harmonie globale des compositions et des couleurs importe plus que les sujets individuels, indistincts à distance.

Pour Marguerite Huré, l'art transcende le simple plaisir esthétique pour devenir une voie d'accès privilégiée vers le sacré. Dans un écrit théorique inédit, elle exprime cette conviction profonde : « C'est peut-être par la voie de la création artistique, d'accès facile, universel, que notre monde effrayé retrouvera le sens d'une vérité divine, belle, joyeuse » (AR HU / L. 14.16).

Cette vision se ressent dans son approche, résolument opposée au dogmatisme. En embrassant simultanément l'héritage médiéval et la modernité, l'art figuratif et l'abstraction, elle établit des ponts entre des mondes souvent perçus comme antagonistes. Son talent particulier réside dans sa capacité à réconcilier un public religieux avec les expressions artistiques contemporaines, sans jamais renier sa vision moderne de la création.

Son influence s'étend bien au-delà du seul domaine du vitrail. Sa conception intuitive de la beauté et son usage sensible de la lumière ont permis au grand public d'appivoiser les formes épurées, parfois austères, de l'architecture de la première moitié du XX^e siècle. Elle démontre ainsi qu'il est possible de moderniser l'art sacré tout en préservant sa dimension spirituelle, et que la technique peut se mettre au service de la tradition sans la trahir.

Lucile Haguet



La sauvegarde du fonds d'atelier de Marguerite Huré, un parcours d'obstacles

Après un passage à l'Académie Julian, elle partage son temps entre l'apprentissage de la sculpture dans l'atelier de Laurent Marqueste à l'École des beaux-arts et celui du vitrail chez le peintre verrier parisien Émile Ader (1854-1931). Militante pour le renouveau de l'art sacré, Marguerite Huré se rapproche dès 1919 des *Ateliers d'art sacré* fondés par Maurice Denis et George Desvallières à Paris. Lorsqu'elle ouvre son atelier en 1920, c'est avec la promesse aux *Ateliers* de réaliser en priorité les cartons ou maquettes sortis de l'atelier vitrail qui ne disposait pas des moyens techniques permettant de fabriquer des vitraux. Elle intervient dans près de soixante-dix édifices religieux, anciens et modernes, répartis dans une quinzaine de régions en France, notamment en Île-de-France, en Normandie et en Bretagne.

Tout en créant ses propres vitraux, elle interprète avec talent les maquettes d'artistes de renom tels Maurice Denis, George Desvallières, le père Couturier, codirecteur de la revue *L'Art Sacré* à partir de 1936, Valentine Reyre, cofondatrice de *l'Arche* en 1916, l'abbé Maurice Morel ou encore le peintre Jean Bazaine. Les frères Perret jouent un rôle important dans son histoire puisqu'ils sont à l'origine de sa première et de sa dernière grande commande à Notre-Dame de la Consolation du Raincy (pose des vitraux 1924-1927) et à Saint-Joseph du Havre (1952-1957).

En 1929 ils lui construisent, la résidence-atelier du 25, rue du Belvédère à Boulogne-Billancourt (Hauts-de-Seine) où elle vit jusqu'en 1939.

Marguerite Huré (1895-1967) occupe une place d'exception dans l'univers du vitrail, enfin révélée dans la première exposition qui lui est consacré.

À l'origine d'innovations formelles et techniques, elle signe le premier ensemble de verrières relevant d'une esthétique abstraite dans un édifice religieux moderne, à la chapelle du séminaire de Voreppe (Isère) en 1931.



Son activité de restauratrice de vitraux anciens s'interrompt avec « le scandale de l'affaire Fécamp », qui révèle, en 1933, qu'elle avait substitué, en 1928, des copies à des panneaux de vitraux du XIV^e siècle provenant de l'abbatiale de Fécamp (les vitraux volés seront finalement restitués par leur propriétaire).

Marguerite Huré est présente dans de nombreux salons ou expositions telles les expositions internationales de 1925, 1931 et 1937. En 1939, sa participation à l'exposition *Vitraux et tapisseries modernes* au Petit Palais qui marque un pas décisif en direction de l'appel aux peintres (Bazaine, Gromaire et Rouault), témoigne de la considération de ses pairs.

Malgré le bel hommage rendu par le père Couturier dans son « Bilan de l'époque 1920-1940 » publié dans la revue *L'Art Sacré* en 1948 - « on ne dira jamais assez tout ce que lui doit la renaissance de l'art du vitrail » -, son œuvre n'a jamais fait l'objet d'une véritable monographie. L'oubli dans lequel est tombé son histoire a pu être partiellement réparé grâce à la sauvegarde in extremis d'une partie de son fonds d'atelier (archives, maquettes, correspondances, écrits...) découvert et inventorié entre 1997 et 1999. Un véritable parcours d'obstacle a été nécessaire pour convaincre Marcelle Lecamp (1910-2000), sa compagne et collaboratrice depuis 1943, de l'intérêt de dissocier dans ses dispositions testamentaires en faveur de l'Association de Fraternité universelle à Marseille, ses biens mobiliers (son atelier du 93 rue de Vaugirard 75006 Paris) du fonds d'atelier lui-même (le sien et celui de Marguerite Huré) qui méritait d'être conservé dans une institution publique. Par ailleurs, il n'a pas été évident de trouver une destination à ce fonds, à une époque où la méconnaissance de son œuvre s'ajoutait à la déconsidération du travail de maître-verrier. Le Musée des Années 30 à Boulogne-Billancourt (Hauts-de-Seine) a fini par accepter d'accueillir et de traiter ce fonds en 2003. Sa consultation régulière prouve qu'il est devenu une clé essentielle et incontournable pour saisir l'originalité de l'œuvre de Marguerite Huré et l'histoire du vitrail des années 1920 aux années 1960.

Véronique David



Ludivine Rougeolle, dans les pas de Marguerite Huré

Le métier de vitrailliste est un savoir-faire ancestral, mêlant verre et lumière, qui s'articule autour de deux disciplines majeures : la restauration et la création de vitraux. Ces deux domaines demandent des connaissances techniques pointues, une grande rigueur d'exécution et la maîtrise de l'art du dessin.

Afin de se former à ce métier, Ludivine Rougeolle, originaire du Havre, est partie suivre ses études et travailler à Paris pendant 13 ans. En 2014 elle quitte la région parisienne pour sa région natale et fonde Normandie Vitrail, un atelier dédié à la création contemporaine et à la préservation du patrimoine. En 2023, elle a notamment été sollicitée par le bailleur social Alcéane qui a inauguré la résidence Marguerite Huré à Angerville-l'Orcher. L'artiste maître-verrier a réalisé les deux vitraux qui animent la façade de la résidence en s'inspirant de l'œuvre de l'artiste éponyme. En 2024 Ludivine Rougeolle suit une formation « design et métier d'art » qui donne naissance à *Lignyzon*.

« **LIGNYZON** est née d'une [...] interrogation sur mon rapport au vitrail. Sans cadre architectural ni client, j'ouvre le dialogue et questionne cet art ancestral.

Un vitrail au-delà de sa fonction de clôture, de son rôle symbolique ou liturgique est avant tout vecteur d'émotion. Être devant une verrière est une expérience sensorielle à part entière. La lumière et la couleur des vitraux nous traversent, nous enveloppent et nous submergent.

Notre sensibilité aux couleurs est aujourd'hui connue et explique pourquoi nous sommes tous subjugués devant un coucher de soleil comme devant des vitraux. La beauté des couleurs nous émeut, l'expérience de la couleur projetée. Soit la sensation produite sur l'œil par les éléments de la lumière.

Lignyzon est une installation qui invite le spectateur à déambuler au milieu des vitraux. À observer la couleur par superposition, en projection et à se laisser surprendre par ses émotions. »

Ludivine Rougeolle



Hommage à Marguerite Huré

En juillet 2021, Michel et Mina Larbi, Belfortains d'origine, quittent la région parisienne pour prendre leur retraite au Havre. Comme bien des visiteurs partis à la découverte de la ville, ils se rendent à l'église Saint-Joseph. À peine entrés dans l'édifice de béton, ils sont attrapés, envoûtés même, par les jeux de lumières orchestrés par les vitraux de Marguerite Huré, gâtés qu'ils sont ce jour-là par une merveilleuse lumière estivale. Immédiatement, leurs appareils photos sont mis à contribution pour capturer à leur tour ces effets lumineux.

Mais quelle surprise lorsqu'ils poursuivent la visite du Havre de ne jamais trouver de référence faite au maître-verrier ! Naturellement leur est venue l'envie (presque le devoir) de réparer ce manquement. C'est dans ce but que, munis de leurs appareils photos, ils repartent jour après jour, saison après saison, dans l'église Saint-Joseph, à la collecte de cette beauté immatérielle.

Pour être exhaustive, cette collecte demande de ralentir et de revenir, et revenir encore, car ce sont les conditions météo qui dictent la cadence de ces apparitions éphémères.

Sans flash ni retouche, la démarche consiste à saisir sans trucages la lumière qui traverse, transforme - transcende ? - l'espace, les effets colorés et autres facéties lumineuses qui animent les murs de béton d'une poésie féerique.

Car si l'on regarde de plus près, on peut alors percevoir comment la lumière transperce le minéral pour le rendre vivant, le colorer jusqu'à l'incandescence. Le béton devient pierre semi-précieuse l'espace d'un instant fugace que seuls ceux qui sont tentés par la contemplation peuvent apercevoir.

Tant de beauté ne pouvait être que partagée et l'ouvrage de ce grand maître-verrier ne pouvait qu'être honoré. *Hommage à Marguerite Huré* voit enfin le jour !

Michel et Mina Larbi

Principaux documents exposés

Bibliothèque municipale du Havre

Eugène Chevreul, *De la Loi du contraste simultané des couleurs*, Paris, Pitois-Levrault, 1839 (R 2645)
Bernard Esdras-Gosse, « Vingt-quatre tons mettront une lumière dorée dans l'église Saint-Joseph », *Reconstruire Le Havre*, vol. VII (Ms 1084)
Michel et Mina Larbi, « Reflets et vitraux de l'église Saint-Joseph », huit tirages numériques (n. c.)
Marc Fabre, « L'Affaire des vitraux de Fécamp », *L'illustration*, n° 4736, 1933, p. 488-489 (P 64)

Musée des Années 30 (Fonds Marguerite Huré, legs Marcelle Lecamp)

Marguerite Huré, *4 études, vitrail de l'église Saint-Joseph du Havre, maquettes de vitraux de l'église Saint-Joseph*, gouaches sur carton (inv. 2003.1.2.9-10-11-12)
Marguerite Huré, *Dessin préparatoire pour 1 croquis de vitrail en forme de rosace*, crayon et aquarelle du papier (inv. 2003.1.18.3)
Marguerite Huré, *Esquisse de vitrail, Carnet de croquis*, sans date (inv. 2003.1.16.434)
Marguerite Huré, « De l'audace ! », *Carnet de croquis*, sans date (inv. 2003.1.44.433.1)

Archives municipales du Havre

Nancier en verre soufflé des vitraux de l'église Saint-Joseph [1952-1957] (65Z1)
Maquette de l'église Saint-Joseph, 1950 (10BJ54)

Don de Véronique David

Archive sonore. Marguerite Huré chez Claire Brasseur, vers 1960. Don de Suzanne Debas, amie de Marguerite Huré à Véronique David en 2000. Elle évoque, entre autres, sa visite en 1912, à l'âge de 17 ans, chez George-Daniel de Monfreid (1856-1929), peintre, ami et confident de Paul Gauguin et père de l'écrivain Henry de Monfreid

Création de Michel, Mina et Léo Larbi

Jeu sonore, prolongement de l'œuvre projetée de Michel et Mina Larbi, où se mêlent musiques acoustique et synthétique, 2025

Principales archives consultées

Fonds d'atelier Marguerite Huré, Musée des Années 30, Boulogne - Billancourt

Archives patrimoniales du Musée Maurice Denis. Correspondance de Marguerite Huré à Maurice Denis, 1904-1943 consultable en ligne : Archives patrimoniales du Musée Maurice Denis

Bibliographie indicative

ANONYME, « La nouvelle église St-Joseph », *La Construction Moderne*, n° 2, février 1958, p. 52-59. [Partie sur les vitraux attribuée ou inspirée par Marguerite Huré]

ARAUJO Ana Bela de éd., *Correspondance 1922-1953, Auguste Perret, Marie Dormoy*, Paris, Édition du Linteau, 2009

BOURDELLE Antoine, « Quelques paroles de bon sens sur l'art religieux de notre amie Marguerite Huré », *Cahiers Sainte-Jeanne*, janvier 1956, p. 21-24

CALLIAS-BEY Martine, « Marguerite Huré (1896-1967), l'affaire des vitraux volés », *Annales du patrimoine de Fécamp*, n°8, 2001, p. 52-55

COHEN Jean-Louis, ABRAM Joseph, Lambert Guy, *Encyclopédie Perret*, Paris, Éditions du patrimoine, 2002

CORDIER Valentine, « Le vitrail doit-il être peint ? », *Glaces et verres*, n°20, avril 1931, p. 14-20

DAVID Véronique, « Marguerite Huré », *L'Encyclopédie Perret*, IFA, Paris (éditions Monum), 2002, p. 271-273

- « Marguerite Huré et les peintres », *Recherches en histoire de l'art*, n° 1, 2002, p. 15-27
- « Marguerite Huré, précurseur de l'abstraction dans le vitrail religieux », *In Situ, revue en ligne de l'Inventaire*, n° 3, 2003

- « Plaidoyer pour la sauvegarde des fonds d'atelier », *Une dynastie de peintres verriers, les Brière à Levallois-Perret*, Conseil général des Hauts-de-Seine - Archives départementales, IAC Editions d'Art, 2010, p. 12-43

- « Marguerite Huré, peintre verrier et les Ateliers d'art sacré », *Les Ateliers d'art sacré (1919-1947) Rêves et réalités d'une ambition collective*, Paris, Éditions Hermann, 2023, p. 163 -170

DONCOEUR Paul, « L'art et le mobilier religieux modernes au musée Galliera », *Études*, 1929, p.351

ESDRAS-GOSSE Bernard, « L'église Saint-Joseph illuminée », *Reconstruire Le Havre*, vol. 8, 1956, f. 57. Bibliothèque municipale du Havre, Ms 1085

GASTÉ Françoise, « Marguerite Huré, des ateliers d'art sacré à l'abstraction géométrique », 2017 & plus, n°1, 2011, p. 75-82

HURÉ Marguerite, « L'Art nouveau des verrières », *Glaces et verres*, n°10, 1929, p. 21-24
« Le vitrail, définition, technique, petit historique », *Breiz Santel*, n°46, mars 1956, p 23-25

MERCIER Georges, *L'art abstrait dans l'art sacré : la tendance non-figurative dans l'art sacré chrétien contemporain*, E. de Boccard, 1964, p. 60

SJÖBERG Yves, *Mort et Résurrection de l'art sacré*, Paris, Grasset, 1957

TESTARD Alain, *Marguerite Huré (1895-1967), maître verrier précurseur de l'abstraction dans le vitrail religieux, Marguerite Huré (1895-1967), maître verrier, localisation et documentation de ses œuvres*, Mémoire de Master 1 et 2, recherche en histoire de l'art sous la direction de Jérémie Cerman, Sorbonne université, 2020-2021, 2021-2022

Cette exposition a été initiée par Dominique Rouet, conservateur général, directeur de la Lecture publique et de l'accès à la connaissance et Lucile Haguët, conservatrice en chef, responsable de la Conservation et valorisation du patrimoine.

Commissariat d'exposition : Lucile Haguët

Textes du livret d'exposition :

Véronique David, chercheur honoraire au Centre André Chastel, que nous remercions également pour les corrections et ajouts qu'elle a bien voulu apporter à ce livret. Les erreurs restent les nôtres.

Françoise Gasté, guide-conférencière au service Pays d'Art et d'Histoire, le Havre Seine Métropole

Lucile Haguët, conservatrice en chef des bibliothèques, docteure en Histoire

Michel et Mina Larbi, photographes

Ludivine Rougeolle, maître-verrier

Régie des œuvres et montage d'exposition : Manuel Gérard, Virginie Drien, Sandra Étienne

Administration générale, comptabilité et régie : Auriane Angot

Comptabilité : Béatrice Lepiller et Maëva Dolon

Communication, relation presse : Aurélien Cochain, Ronan Joubaud

Scénographie : Raoul Dollat et Sandra Étienne

Équipe technique : Jérémie Lepennetier, Vincent Lesteven et Ellie Stricanne

Équipe menuiserie : Jean-Paul Dechilly, Emeric Delange, Cyrille Bolche et Maxime Madu

Équipe informatique : Mickaël Touchard

Médiation numérique : Paul Gaucher

Médiation culturelle et accueils des publics : Sandra Étienne et Nolwenn Bruneau

Conception graphique et éditoriale : direction de la communication de la Ville du Havre

Nous adressons nos plus chaleureux remerciements à l'association immobilière de Fraternité Universelle, ayant-droit de Marguerite Huré et Marcelle Lecamp, pour avoir permis l'utilisation à titre gracieux des reproductions numériques de leurs œuvres, aux musées et particuliers qui, par leurs prêts, ont permis la réalisation de cette exposition : direction du musée des Années 30, Claire Sigaud, régisseuse du musée des Années 30, Claire Poirion, Cheffe du service conservation des musées municipaux de Boulogne-Billancourt, Michel et Mina Larbi, Léo Larbi, musicologue et musicien, Ludivine Rougeolle, maître-verrier, les Archives municipales du Havre, Françoise Gasté, Véronique David ainsi qu'à toutes les personnes qui nous ont apporté leur concours.



EXPOSITION

Les couleurs de la Reconstruction

Marguerite Huré et les vitraux
de Saint-Joseph

8 mars - 7 juin 2025

Bibliothèque Armand Salacrou

17 rue Jules Lecesne, Le Havre

Ouvert du mardi au samedi de 14 h à 18 h

Fermetures exceptionnelles samedi 19 avril et 7 juin

jeudis 1^{er}, 8 et 29 mai

Visites guidées tous les samedis à 15 h, sauf fermetures
exceptionnelles et jours de conférences

Retrouvez les conférences et l'ensemble de la
programmation sur bibliotheques.lehavre.fr



Le Havre,
la ville reconstruite
par Auguste Perret

